

LE BAL DU 14 JUILLET

C'est au centre du village, au croisement de trois rues sur la place Banche de Cour que se déroulait l'évènement. Devant une estrade boulonnée par les employés municipaux, sous de petits drapeaux tricolores illuminés de quelques lampions mais surtout à l'effigie du Pastis, les villageois s'installaient peu à peu devant le Bar du Pont face au trio de musiciens. C'était toujours Léon avec son accordéon qui entonnait l'hymne national donnant aux fêtards attablés l'occasion de se remémorer quelques paroles oubliées de notre chant national. Les plus téméraires déjà bien émêchés, le verre levé, la voix enrouée, se hasardaient sur la piste mimant quelques pas de danses qui ressemblaient plus à une marche guerrière. La mise en bouche étant servie, les trois musiciens pouvaient déployer leur talent.

Avec une valse enlevée sur un violon d'occasion, Marcel, les dents posées sur son archet tellement elles étaient longues souriait sous l'œil amusé des danseuses. Elles tournaient, elles tournaient à en perdre l'équilibre. Les jambes enmêlaient dans des tournis savamment calculés, il fallait toute la dextérité des mollets endiablés pour dénouer cette cadence. Un temps de répit permettait aux partenaires enlacés d'esquisser un modérato dans quelques pas chassés, mais aussitôt l'archet reprenant de la vigueur entraînait à nouveau les danseurs dans une cabriole musicale où la pirouette de la danseuse n'avait d'égal que sa légèreté.

Peu à peu l'asphalte était envahi de danseurs émérites. Les couples s'avançaient une main posée sur la taille pour s'élancer dans un tourbillon rythmé par un tempo à trois temps. Plan, plan, plan, et les voilà repartis main dans la main pour quelques tours. Mais qu'à cela ne tienne dans une symbiose de mouvement les danseurs enchaînaient les passes de deux au son d'un accordéon venu en renfort. Le roi du dépliant, Léon, la soixante passée, sous son béret à la cocarde tricolore poussait les hanches donnant ainsi un vibrato en amplitude. Maître de la dextérité il tirait le soufflet alors que ses doigts survolaient les touches du clavier pour le plus grand plaisir des danseurs. Maintenant que la valse avait laissé la place au tango, les figures de style se faisaient plus académiques. Les visages crispés, même tendus, le port du cou hautain, les danseurs toisaient les spectateurs. Guindés dans leur sérénade, les yeux levés sur les façades des hautes maisons qui entouraient la piste, ils se laissaient aller joue contre joue dans des enjambées chassées. Comme une parade sacrée, les gambettes entrecroisées, le pas saccadé martelait le sol jusqu'à ce que Léon, malicieux et vif, dépliât gauloisement son accordéon. Il n'en fallait pas plus pour donner à cette danse l'air d'une cabriole de pasionara. Enfin à la limite de l'épuisement, comme une slave d'honneur, Léon dépliait brutalement tous les soufflets de son piano à bretelles marquant ainsi la fin de ce tango argentin, l'occasion pour certains de s'attabler à la

terrasse du bar.

Peu à peu la moiteur de l'été enveloppait la placette et quelques soubrettes évaporées s'éventaient leurs cheveux enmêlés. Le ciel étoilé au-dessus des guirlandes lumineuses ajoutait à l'étroitesse du site dominé par un beffroi moyennâgeux. Toutes les heures sa cloche résonnait, claire, figée, contrastant ainsi avec l'harmonie musicale.

Dans ce cadre bucolique, pour ravir les amoureux le trio entamait une série de slows avec en ouverture l'inévitable « Aline », un tube qui faisait ravages en cette année 1965. Quelques opportunistes, certainement des spécialistes de la drague entamaient alors un grand tour lorgnant les jeunes filles regroupées sur le devant de la piste. La mèche rebelle, le regard alangui, certains savaient user de leur sourire pour séduire quand d'autres benoîtement se conformaient à un « vous dansez Mademoiselle » avec l'accent du midi. Quand l'une d'elles, tombée en apparence sous le charme acceptait l'invitation, les danseurs s'enlaçaient, transis. Dissimulés derrière leur chevelure abondante, affublés d'un pantalon pattes d'éléphants les garçons découvraient avec plaisir la nouvelle silhouette des filles revêtues d'une mini-jupe. Un raccourci qui laissait place à une grande imagination. Ils se déhanchaient goûtant ainsi les premiers frissons amoureux qui en général ne duraient que l'espace d'un été. Mais peu importe, la jeunesse se révélait et tous les espoirs étaient permis. Seulement il fallait être prompt dans la conclusion amoureuse car la guitare électrique de Marcel, féru de Bill Halley, était en embuscade. Sans prévenir, devant cette nonchalance lascive qui risquait d'endormir l'assistance, Marcel, d'un accord de synthétiseur électrisait les fans du rock avec « Rock around the Clock ». Spontanément les adeptes de cette musique de sauvages se jetaient féroce ment l'un contre l'autre, prêts à en découdre. Sous l'oeil amusé des anciens confortablement installés sur leur fessier dodu, la jeune danseuse s'envolait littéralement. Parfois elle semblait échapper aux mains de son partenaire mais ce n'était qu'une illusion car d'une volte-face judicieuse il la rattrapait pour aussitôt la basculer sur son dos les quatre fers en l'air. Une prouesse toute en souplesse où l'improvisation ne faisait pas partie des figures de style. De bras enmêlés à bras tordus, les danseurs déroulaient rapidement enchaînant des sauts périlleux rythmés par les décibels stridents de la guitare. Une frénésie qui se terminait en général par un lancer des talons aiguilles que la danseuse éjectait d'un revers du talon sous les applaudissements des spectateurs.

Quand la nuit était bien avancée les plus fêtards, surtout les plus jeunes, déroulaient une farandole provençale. Léon, accompagné par Marcel, poussait son accordéon au maximum pour donner à cette envolée l'image d'une cavalcade colorée. Dans de grands cris les corps s'entrecroisaient les uns sous les autres, tantôt les bras levés, tantôt repliés dans le dos, une inextricable chaîne humaine évoquant la danse de Matisse, tout en couleur. Une insouciance alliée à une joie communautaire qui serpentait vaillamment le long des tables de bistro réparties autour de la place. Certains délurés empoignaient les mains des spectateurs atablés qui déséquilibrés dans ce tournis s'affalaient de tout leur long sur les chaises. Un imbroglio de corps et de tables qui s'apparentait à un spectacle d'avant-garde que j'avais vu un soir au festival d'Avignon. Loin de calmer l'ardeur des musiciens, c'est de plus belle qu'ils

enchânaient « A la Bastille » avec pour consigne donnée aux danseurs d'envoyer en l'air et au plus haut la belle de leur choix. Evidemment il ne fallait pas avoir choisi quelques rondeurs. Pour ma part ma préférence s'était portée sur un poids plume que j'excelsais, mains à sa taille, à catapulte au plus près des lampions. Anéantis par cette prise de la Bastille où seules des gouttes de sueur avaient été versées, les danseurs s'affalaient rassasiés sur les chaises. Mais c'était mal connaître Marcel un exalté de cette nouvelle danse qu'on appelle le Twist. Imitant âprement Johnny Halliday pour le plus grand plaisir de ses fans avec « Viens danser le Twist », cheveux gominés en forme de banane, jambes écartées posées sur des santiags il prenait la pose. D'un coup sec du vibrato, la tension des cordes était à son comble créant ainsi chez les danseurs un effet catalyseur, une détonation qui déclenchait un mouvement ondulatoire des hanches. Face à face les corps accroupis ou tendus, les pieds raclaient féroceement le goudron créant une dyskinésie des jambes qui zigzaguaient pendant que les bras balayaient rapido-presto l'air ambiant.

Epuisés les derniers danseurs s'effondraient sur un accord de guitare percutant se précipitant à plein gosier sur leur boisson fétiche.

C'était le moment qu'attendait Langlade*, un ancien légionnaire installé dans le village depuis quelques années pour savourer son quart d'heure de célébrité locale. Hissé sur l'estrade, muni de deux cuillères en fer dans sa main gauche il entrechoquait violemment d'un revers de l'autre main les deux ustensiles marquant ainsi un rythme effréné de castagnettes. Piquant de ses Rangers les planches de son talon et de la pointe de ses semelles cloutées il donnait la mesure d'une marche militaire. Ravi de ses exploits il poussait à tue-tête un Olé de conquistador qui enflammait à nouveau l'assistance. Accompagné de l'inénarrable Léon, les deux complices enchaînaient la mesure heurtée d'un pasodoble où la pose altièere de quelques madrilènes d'un soir défiaient les lois de l'équilibre le corps à la renverse.

Ainsi prenait fin, comme une révérence, tard dans la nuit les souvenirs d'un 14 juillet lointain qui devait révolutionner les années à venir. Mais ce soir seul le plaisir de la fête préoccupait les fêtards et grisé je m'assoupissais sur les marches contemplant cette nuit étoilée qui défie le temps.

* Voir mon écrit sur Langlade (La mort en vacances)